

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 AVRIL 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS HER PUBLISHING
INC. CO. LIMITED.
Entered at the Post Office at New Orleans, La.
as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 29 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ADDITION QUOTIDIENNE

Un an.....\$12 00
Six mois..... 6 00
Trois mois..... 3 00
Quatre mois..... 1 00
Un mois..... 0 25
On s'abonne aussi, à la semaine, avec
les porteurs.

ADDITION HEBDOMADAIRE

Un an.....\$5 00
Six mois..... 2 50
Trois mois..... 1 00
Quatre mois..... 0 50
Un mois..... 0 15

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

D'UNE

TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIEME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

—Mon enfant, reprit Mme Villarcieu, je dois vous apprendre, mais ne vous effrayez pas, je dois vous apprendre que, la nuit dernière, votre père a été attaqué par un malfaiteur et blessé d'un coup de couteau.

Emilie devint affreusement pâle et chancela.

—Ajoutez Mme Villarcieu, c'est M. Deltel qui le soigne, et il répond de sa guérison.

La jeune fille se précipita à long saut de son lit, et dit à son père :

—Ah! Lucien, fit la jeune fille avec une expression de tendresse indicible, et il ne m'est pas possible de l'aimer davantage!

—Sais-tu, ma chérie, la joie que vous éprouvez serait la même si votre père était pauvre, mais il a une grande fortune et porte un nom illustre; il s'appelle le marquis de Mimosa.

—Le marquis de Mimosa! s'écria la jolie dentellière, mais je le connais, madame, je l'ai vu, j'ai vu mon père chez Mme la générale de Vaucclair.

—Alors, ma chère enfant, vous savez que Mme de Vaucclair est votre grand-mère?

—Oui, madame, j'avais promis à Mme de Vaucclair de lui reporter une riche dentelle dont elle m'a confié la réparation; je n'ai oublié aucun détail de ma visite; je vois encore Mme de Vaucclair fixant ses yeux sur un portrait de jeune fille dont je ne pouvais moi-même détacher mes regards. C'était le portrait de ma mère, dont la douce figure semblait sourire à sa fille. Ah! madame, ma chère bienfaitrice, je ne saurais vous dire tout ce que je ressens en moi!

—Je le comprends, ma chérie; mais, préparez-vous à de nouvelles émotions. A présent que je vous ai dit ce qu'il était nécessaire que vous sachiez pour le moment, mettez vite votre jaquette, votre chapeau, et partons; nous sommes attendus.

La jeune fille fut bientôt prête. Mme Martinet, à qui elles n'avaient rien dit, les vit descendre précipitamment l'escalier. Puis elle ferma la porte, en murmurant :

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Un domestique de l'hôtel Meurice frappa à la porte de la chambre du marquis, ouvrit et annonça Mme Villarcieu.

Celle-ci entra, tenant par la main la jolie dentellière.

Thérèse éprouva comme un éblouissement en se trouvant au milieu de toutes ces personnes qui lui étaient si chères. Elle quitta le jeune homme dans un rêve. Ses yeux étaient fixés sur elle et on gardait un profond silence.

Tout de suite, les regards de la jeune fille se dirigèrent vers le lit

et tombèrent sur Lucien, qui se tenait debout, immobile, au chevet du marquis.

Mme Villarcieu ne l'avait pas préparée à cette surprise. Aussitôt son visage se colora d'un vif incarnat, un sourire divin courut sur ses lèvres et elle fit un mouvement comme prête à s'élançer au cou du bien-aimé. Mais elle vit son père, qui avait ouvert ses bras et dont le regard l'appela.

Vivement elle s'approcha du lit. Le marquis ne lui laissa pas le temps de prononcer une parole; il la saisit, l'attira et la tint serrée contre lui.

Ce fut une délicieuse et longue étreinte.

—Mon enfant, que le bruit de ces baisers échangés, ponctués de ces mots doucement prononcés :

—Mon père, ma fille!

Enfin, le marquis laissa sa fille se dégarer; mais, comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât, il retint ses mains captives dans les siennes.

—Ah! quelle joie j'éprouve à te regarder, disais-tu; comme tu es belle, ma Thérèse! oh! oui, belle comme l'étoile à ma mère! Là-bas, sur les rochers de la terre d'Exil, quand j'évoquais ta douce image, tu m'apparaissais parée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, mais je ne me figurais pas que tu fusses aussi ravissante!

—Et un frémissement; sa plaie venait de lui causer une douleur aiguë.

—Mon père, dit Thérèse, votre blessure vous fait souffrir?

—Il eut un doux sourire, et mettant un doigt à la place de son cœur, il répondit :

—La véritable blessure était là, elle m'avait été faite par la perte de ma fille adorée; elle est guérie maintenant; l'autre, celle du poignard, ne compte pas.

—Mon fils, dit Mme de Vaucclair, nous voudrions bien aussi, à notre tour, embrasser notre enfant.

—Vous n'êtes pas allés aux îles Philippines, ma mère; j'ai bien droit à un privilège.

Puis, souriant, s'adressant à Thérèse, il reprit :

—Ils sont jaloux! Va, ma fille, va, mon enfant, ils ont droit aussi à tes baisers.

La jeune fille se jeta dans les bras de Mme de Vaucclair et ensuite dans ceux du général.

—Thérèse, lui dit le général, lorsque je conduisais mes bataillons à travers les immenses solitudes de l'Algérie, j'avais de grandes tristesses, en pensant à ma fille morte, à mon gendre condamné à la déportation, à ma petite-fille perdue, et je me disais que jamais nous ne pourrions nous revoir.

—Je dois vous dire aussi, chère enfant, que c'est grâce à Lucien que nous savons qui est votre père.

—Ah! Lucien, fit la jeune fille avec une expression de tendresse indicible, et il ne m'est pas possible de l'aimer davantage!

—Sais-tu, ma chérie, la joie que vous éprouvez serait la même si votre père était pauvre, mais il a une grande fortune et porte un nom illustre; il s'appelle le marquis de Mimosa.

—Le marquis de Mimosa! s'écria la jolie dentellière, mais je le connais, madame, je l'ai vu, j'ai vu mon père chez Mme la générale de Vaucclair.

—Alors, ma chère enfant, vous savez que Mme de Vaucclair est votre grand-mère?

—Oui, madame, j'avais promis à Mme de Vaucclair de lui reporter une riche dentelle dont elle m'a confié la réparation; je n'ai oublié aucun détail de ma visite; je vois encore Mme de Vaucclair fixant ses yeux sur un portrait de jeune fille dont je ne pouvais moi-même détacher mes regards. C'était le portrait de ma mère, dont la douce figure semblait sourire à sa fille. Ah! madame, ma chère bienfaitrice, je ne saurais vous dire tout ce que je ressens en moi!

—Je le comprends, ma chérie; mais, préparez-vous à de nouvelles émotions. A présent que je vous ai dit ce qu'il était nécessaire que vous sachiez pour le moment, mettez vite votre jaquette, votre chapeau, et partons; nous sommes attendus.

La jeune fille fut bientôt prête. Mme Martinet, à qui elles n'avaient rien dit, les vit descendre précipitamment l'escalier. Puis elle ferma la porte, en murmurant :

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Un domestique de l'hôtel Meurice frappa à la porte de la chambre du marquis, ouvrit et annonça Mme Villarcieu.

Celle-ci entra, tenant par la main la jolie dentellière.

Thérèse éprouva comme un éblouissement en se trouvant au milieu de toutes ces personnes qui lui étaient si chères. Elle quitta le jeune homme dans un rêve. Ses yeux étaient fixés sur elle et on gardait un profond silence.

Tout de suite, les regards de la jeune fille se dirigèrent vers le lit

de Mme Villarcieu, lors de la visite que tu m'as faite, tu m'as parlé d'un jeune homme que tu aimais.

La jeune fille devint très rouge, mais répondit sans hésiter :

—Oui, bonne-maman.

—Je t'ai interrogée au sujet de ce jeune homme et t'ai demandé s'il était digne de toi; tu m'as répondu :

—C'est moi qui ne suis pas digne de lui.

Et tu as ajouté :

—Il appartient à une famille estimée, honorée et riche. Nous nous aimons, et je n'ai pas l'espoir qu'il puisse m'épouser.

—Oui, bonne-maman, je vous ai dit cela; mais depuis.....

—Ses parents ont consenti à notre mariage.

Mme de Vaucclair se leva, et prit la main de Mme Villarcieu, puis elle reprit :

—Et ce jeune homme, ton fiancé, ma chérie, n'est-il pas ici?

—Ah! vous avez deviné! s'écria la jeune fille.

—Mieux encore, mon enfant, j'ai vu.

Alors Mme de Vaucclair s'avancant vers le lit du marquis. Elle lui prit la main et lui dit :

—Mon cher fils, vous savez que Mme Villarcieu a été la protectrice et la bienfaitrice de votre chère Thérèse, et je vous ai dit quels amis sûrs et dévoués elle avait trouvés en M. et Mme Deltel. La jolie dentellière leur a dit son existence tranquille; nous devons beaucoup à cette famille, mais nous nous pouvons fierement nous acquiescer envers elle.

—Comment? demanda vivement le marquis.

—M. Lucien Deltel aime votre fille et il est aimé de notre chère Thérèse.

—Ils s'aiment! s'écria le marquis dont le visage s'éclaira d'un rayon.

—M. et Mme Deltel ayant déjà donné leur consentement au mariage de leur fils avec l'ouvrière, qu'ils croyaient pauvre et sans famille, il ne reste plus à Thérèse de Mimosa qu'à obtenir le vôtre.

—Je le donne, ma mère, je le donne avec bonheur!

—Approchez-toi, ma fille! viens, ma Thérèse! Et vous aussi, Lucien, venez près de moi!

Les deux jeunes gens s'avancèrent près du lit.

Le marquis prit une main de sa fille, une main du jeune homme, et les regardant avec tendresse :

—Ainsi, ma Thérèse, dit-il, tu aimes Lucien Deltel?

—Oh! oui, mon père, je l'aime!

—Et vous, Lucien, vous aimez celle qui, ce matin encore, n'était qu'une ouvrière?

—Oui, monsieur le marquis, répondit le jeune homme d'une voix vibrante, je l'aime de toute la puissance de mon âme!

—Mademoiselle, dit Rosina, cette médaille est encore un souvenir de votre mère; c'est Mme la marquise qui me l'avait donnée.

—Oh! ma mère! prononça la jeune fille d'une voix très douce et pleine de larmes. Ainsi, ma chère nourrice, vous avez connu ma mère?

—Vos yeux étaient à peine ouverts à la lumière, quand la bien-aimée marquise, trop faible pour vous allaiter et déjà atteinte du mal qui devait l'emporter, vous remit dans mes bras.

—Votre mère, la bonne marquise, comme on l'appelait, était de celles qui ne devraient jamais nous malheur et ne se lassait pas de répandre ses bienfaits. Et que de bonnes et de douces paroles elle avait pour tous! M. le marquis l'adorait, elle était également adorée de tous les serviteurs du château de Valpenas.

Quand le mort l'eut levée à notre affection, ce fut un deuil universel dans toute la province; de toutes les hauteurs descendirent de longues files de montagnards qui venaient lui rendre un dernier hommage et pleurer derrière son cercueil.

En achevant ces mots, Rosina ne put retenir ses larmes.

Mme de Vaucclair, qui tenait dans ses mains celles de Mme Villarcieu, sanglotait au souvenir de sa fille.

Le général avait son mouchoir sur les yeux, caohant ses pleurs.

Tous les autres avaient le cœur serré par l'émotion.

La jeune fille s'était élançée vers le lit et couvrait de baisers la figure pâle de son père, qui la pressait convulsivement sur sa poitrine.

Et Lucien continuait à regarder sa bien-aimée Emilienne, car pour lui elle était toujours Emilienne, avec une indicible expression de tendresse, d'admiration, de bonheur.

Cependant la jeune fille, craignant de fatiguer le blessé, revint près de sa grand-mère et de Mme Villarcieu, qu'elle embrassa tendrement.

—Mon enfant chérie, dit Mme de Vaucclair à Thérèse, à voix

—Dans quinze jours, je vous permettrai de sortir.

—Allons, dit gaiement le marquis, ce ne sera pas trop long.

Et il ajouta :

—Vous le voyez, docteur, si grandes que soient les émotions, elles ne tuent pas, quand elles sont causées par la joie.

Ce fut Mme Villarcieu qui fit remarquer qu'il était plus de huit heures et qu'il fallait se séparer.

Déjà Mme Deltel avait été inquisite; et puis on avait tant de choses honteuses à lui apprendre!

Thérèse déclara qu'elle voulait rester auprès de son père avec Rosina.

Elle écrivait une petite lettre que le chasseur de l'hôtel porterait à Mme Martinet.

On se quitta en se promettant de se revoir le lendemain.

Le docteur se rappela que Forestier l'attendait et qu'il avait promis au misérable de revenir dans la soirée.

Il monta dans son coupé pour se rendre à l'hôpital, pendant que Mme Villarcieu et Lucien retournaient à Passy. Mais il ne fit qu'entrer et sortir de Beaugon.

Edouard Forestier était mort, emportant le secret des révélations qu'il voulait faire à M. Deltel, lesquelles concernaient, le docteur l'avait deviné, les papiers retrouvés par Mme Prudence et l'usage qu'elle lui en avait voulu faire.

Après la visite de l'aumônier, Forestier était tombé en syncope; on n'avait pu le faire revenir à lui, et il était mort étouffé par le sang.

Le docteur Deltel pouvait rentrer chez lui et y arriver presque en même temps que Mme Villarcieu et Lucien. Mais il était l'homme du devoir, et, en cette circonstance, voir le sculpteur sur bois et lui parler de Forestier et de Georgette, était un devoir que lui imposait son amitié pour Lebrun et son fils.

Il remonta dans le coupé, et au lieu de dire à son cocher de le ramener rue Boulainvilliers, il se fit conduire rue Saint-Maur.

Il trouva le père et le fils causant ensemble de l'entrevue du lendemain entre le mari et sa femme. Lebrun en était d'avance très ému.

L'arrivée de M. Deltel lui causa une vive surprise. Ils crurent tout d'abord que le docteur venait leur annoncer une mauvaise nouvelle; mais à leur effroi momentanée succéda une joie très vive, quand M. Deltel leur apprit que son fils était de retour à Paris.

Il leur raconta ensuite comment Lucien avait trouvé un papier, signé du maire et du curé de Salvignac, qui faisait connaître que la jolie dentellière était bien française, qu'elle se nommait Thérèse Inès et que son père, gendre du général de Vaucclair, était le marquis de Mimosa.

Paul se rappela ce que lui avait dit Georgette le jour de son arrivée à Paris; mais il garda le silence sur la visite faite à sa fiancée à Monthéry par un homme inconnu, qui lui avait dit qu'elle était née en Espagne, qu'elle s'appelait Thérèse et avait des droits à une grande fortune.

—En ce moment, ajouta M. Deltel, Mme Thérèse est auprès de son père, et, pour répondre à toutes les questions que vous pourriez m'adresser, je vous annonce que le marquis de Mimosa donne son consentement au mariage de sa fille avec Lucien, comme nous-mêmes précédemment donné notre consentement au mariage de son fils avec Emilienne.

Ces paroles tarent suivies d'une explosion de joie du jeune peintre et des félicitations du sculpteur sur bois à M. Deltel.

Celui-ci exprima alors le désir d'avoir un entretien particulier avec Lebrun, et Paul se retira dans sa chambre.

Le docteur mit le sculpteur au courant des événements de la nuit précédente et de ceux de la journée, se rapportant à Georgette et à Forestier.

Lebrun apprenait ainsi que la fiancée de son fils était la fille d'un voleur, d'un assassin; mais aussi la fille de Marguerite Lormont, cette brave et honnête femme, cette victime du malheur, cette jeune fille que le docteur avait rencontrée à l'hôtel Villarcieu.

Le sculpteur était consterné.

—Mon cher Lebrun, dit M. Deltel, j'ai tenu à vous apprendre cela moi-même, et si j'ai fait comprendre à Paul qu'il devait nous laisser seuls, c'est qu'il ne doit rien savoir. Mon cher Lebrun, j'ai tenu, surtout à vous dire que, n'ayant pas besoin de l'acte de naissance de Georgette, des actes de décès de son père et de sa mère, Georgette doit toujours rester Georgette, la jeune fille sans famille, que le secret de sa naissance reste entre nous; il est des choses que l'on doit cacher.

Georgette savait que Forestier était son père, mais elle savait aussi

qu'elle est la fille de Marguerite Lormont; le souvenir de sa mère, une sainte, la consolera d'avoir eu pour père un bandit.

Demain on conduira au cimetière le corps de Forestier, et nul étranger ne se donnera jamais que la belle jeune femme de Paul Lebrun est la fille du misérable qui a tenté d'assassiner le marquis de Mimosa.

Le sculpteur sur bois serra silencieusement la main du docteur.

XXV
LE POISON.

Léonie et Georgette s'étaient levées de bonne heure.

A huit heures, comme elles se disposaient à sortir pour se rendre rue Godot-de-Mauroi, ainsi qu'elles l'avaient décidé la veille, Paul entra dans le magasin. Toutes deux laissèrent échapper un cri de surprise.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Léonie d'une voix dont l'altération trahissait une vague terreur.

—Mais rien d'alarmant, ma mère, au contraire, répondit Paul gaiement; je viens annoncer à ma chère Georgette une bonne, une heureuse nouvelle. Ma mère, vous ne connaissez pas Mlle Emilienne Lormont.....

—Je n'ai jamais vu cette jeune fille, en effet; mais, hier soir, Georgette m'a longuement parlé de Mlle Emilienne.

—Et bien, ma mère, eh bien, ma chère Georgette, je viens vous apprendre que Mlle Emilienne, la fiancée de mon ami Lucien Deltel, a retrouvé sa famille. Elle est la fille d'un grand d'Espagne, le marquis de Mimosa, et le général de Vaucclair et Mme de Vaucclair sont ses grands-pères et grand-mère. Dès hier soir, Mme Villarcieu a connu Thérèse Inès de Mimosa—c'est ainsi qu'elle se nomme—dans les bras de son père et de ses grands-parents.

Léonie et Georgette échangèrent un regard. Celui de la brocanteuse demandait à la jeune fille de garder le silence.

—Comment as-tu appris cela? demanda Léonie; est-ce que tu as vu ton ami Lucien?

—Pas encore, ma mère; il n'est de retour à Paris que depuis hier dans l'après-midi; mais je vais me rendre à l'hôtel de Villarcieu pour l'embrasser et le féliciter. C'est le docteur Deltel qui est venu hier soir, à neuf heures, nous annoncer la grande nouvelle.

—C'est tout ce qu'il vous a appris? interrogea Léonie d'une voix hésitante.

—Oui, ma mère.

—Ah! fit-elle, tout songeuse.

—M. Deltel, qui vient à s'entretenir en particulier avec mon père, m'a fait comprendre que je devais les laisser seuls, et je les ai quittés.

—Tu ne sais pas ce que le docteur a dit à ton père? demanda Léonie devenue très pâle.

—Non, ma mère; quand, après le départ de M. Deltel, je me suis retrouvé avec mon père, j'ai remarqué qu'il avait le front soucieux. —Mon père, lui ai-je dit, vous êtes contrarié; que vous a donc dit le docteur Deltel?

—Il ne doit pas le savoir! me répondit-il.

Puis il me prit dans ses bras et ajouta en m'embrassant :

—Aime Georgette, Paul, aime-la bien, et que rien ne te tourmente, toi.

Vous voyez, chère mère, que ce que M. Deltel a pu dire à mon père ne touche en rien à nos joies.

Léonie resta silencieuse. L'angoisse la dévorait.

—Mais, reprit Paul, je m'aperçois que vous allez sortir.

—Non, dit la mère, j'ai réfléchi, nous ne sortirons pas ce matin.

—Moi, fit le jeune homme, je vais à Passy; mais à dix heures et demie précises je serai ici avec vous, pour vous conduire toutes deux chez mon père. Soyez prêtes.

Il embrassa sa mère et Georgette, et les quitta aussitôt.

—Paul ne sait rien, dit Léonie à Georgette; mais le docteur Deltel a tout dit à mon mari; comme je vous le disais hier et ce matin, ma fille, on cachera avec le plus grand soin que vous êtes la fille du misérable Forestier.

—Il n'en est pas moins mon père, soupira Georgette.

—Oui. Mais vous devez être à présent pleinement rassurée par les paroles que mon mari a prononcées en embrassant son fils et que Paul nous a répétées.

—Moi, ma mère, je ne pourrais pas cacher à Paul la douloureuse vérité.

—Oui, mais attendez, vous lui direz cela plus tard.

La jeune fille remonta dans sa chambre et Mme Prudence, qui décidément ne s'occupait plus de son commerce, resta dans le salon, à demi-couchée sur le canapé, s'abandonnant au fourmillement de pensées noires qui, depuis la

veille surtout, hantaient son cerveau.

Elle n'en pouvait plus douter, après la confession qu'il avait faite à sa fille, Forestier avait fait un docteur Deltel des révélations qui la couvraient de honte et allaient lui attirer la réprobation et le mépris de son fils, une nouvelle malédiction de Lebrun, qui se montrait d'autant plus terrible et impitoyable, qu'il avait généreusement accordé un pardon dont elle se sentait indignée.

Elle resta ainsi accablée, comme anéantie et abîmée dans ses lugubres réflexions. Une seule fois elle s'était levée, réclamant au magasin avec instance par Elizabeth.

Paul arriva exactement à l'heure qu'il avait fixée.

Georgette descendit aussitôt.

—Je suis prête, dit-elle.

—Et bien, partons! fit Paul.

Et comme Léonie ne bougeait pas :

—Eh bien, ma mère! interrogea-t-il.

—Mes enfants, répondit-elle, j'ai deux ou trois comptes à préparer; et comme il ne faut pas faire attendre votre père, vous allez me devancer rue Saint-Maur.

—Pourquoi pas, dit-elle, j'étais convenu.....

—Oui, mon ami; mais je te le répète, j'ai un petit travail..... Elle s'efforçait à paraître calme et se donnait une figure souriante. Toutefois, ses regards avaient pu faire deviner à Paul son agitation intérieure, lui faire soupçonner qu'elle avait pris quelque fatale résolution.

Mais il ne s'aperçut de rien. Il venait de l'hôtel Villarcieu, où il avait vu tout le monde heureux, et lui-même était tout à la joie que lui promettait cette journée.

Cependant, il était contrarié.

—Mes enfants, reprit Léonie, je vous suivrai de près; avant midi, je vous aurai rejoints.

Il fallait faire ce qu'elle désirait, tout à fait.

Les deux jeunes gens partirent. Alors, le masque que Léonie avait mis sur son visage tomba brusquement.

Comme si elle eût aperçu un objet invisible pour d'autres, ses yeux ne quittaient pas la même direction; il y avait, dans cette fixité de son regard, quelque chose de tragique qui rappelait ces personnages de l'antiquité, obéissant à une loi fatale, inexorable. Ses traits avaient pris une effrayante rigidité.

Elle s'assit devant son bureau, comme si elle eût réellement à aligner des chiffres; mais les chiffres sur la table et la tête dans ses mains, elle resta immobile.

Soudain, elle murmura :

—Je suis loin encore de la vieillesse, mais quelle existence et quel passé! Oh! le passé! Pourquoi ne peut-on faire qu'il n'ait jamais existé? Les souvenirs! Pourquoi ne peut-on pas les effacer?

Son passé, sa vie, elle les voyait comme si, devant elle, elle les voyait magiques en cet instant l'images.

Les années après les années, ses années défilaient avec tous les personnages qui avaient joué un rôle dans son existence tourmentée.

D'abord elle se voyait toute petite, gelotant dans une mansarde ouverte à tous les vents, se pressant contre sa mère qui ne parvenait pas à la réchauffer et qui répondait par des sanglots quand elle criait : "J'ai faim!"

Puis apparaissait la belle figure du bon docteur Villarcieu. Ah! comme elle sentait cruellement, à présent, combien elle avait été ingrate envers le bon docteur et Mme Villarcieu, et peu digne de leurs bienfaits.

Et Valentine, dont elle se disait la meilleure amie, et à qui elle avait voulu faire tant de mal.

Et son mari, le meilleur des hommes, qu'elle avait abominablement trompé.

Il l'avait chassée, mais ne lui avait-elle pas fait tant de bien? Il l'avait séparée de son enfant, mais avait-elle encore droit aux caresses de son fils?

Elle s'était éloignée du domicile conjugal le front haut, la haine au cœur, presque heureuse de se sentir libre, de pouvoir se livrer sans frein à ses passions effrénées.

Comme les filles de marbre, mises en scène par Théodore Barrière, elle n'avait jamais donné accès dans son cœur à un sentiment vrai; elle n'avait eu que les calculs de la cupidité, les joies éconcrantes de la basse sensualité; toujours sa bouche avait le charme de son regard et de son sourire qu'au service de sa duplicité.

Mais si, elle avait eu un sentiment vrai; son affection pour son fils. Hélas! cela ne suffisait pas à la réhabiliter à ses propres yeux..... Maintenant, elle avait encore un autre sentiment vrai; celui de sa dégradation et de son indignité.

Pendant plusieurs années son existence avait été luxueuse; l'or avait glissé entre ses mains, sans qu'elle eût jamais, dans son égoïsme, la pensée de secourir une infortunée.

Une sorte d'affinité l'avait attirée vers les êtres corrompus, et si par hasard elle s'était trouvée en présence d'un cœur honnête, elle s'était fait un jeu de ses déceptions, de ses douleurs.

Elle se rappelait ceux qu'elle avait tenus à ses pieds, enchaînés, et qu'elle avait ensuite repoussés froidement, avec ce dédain et ce cynisme de la femme sans cœur.

Elle se rappelait son terrible passé l'effrayait, l'épouvantait.

Elle se comparait à Forestier, le bandit. Valait-elle beaucoup mieux qu'il?

Sans doute, elle n'avait pas fracturé des meubles pour voler; mais avait-elle été moins coupable en employant toutes les séductions, toutes les ruses pour dépouiller ses amants?

Sans doute, elle n'avait pas armé sa main d'un poignard pour assassiner; mais n'avait-elle pas à se reprocher la mort d'un malheureux qu'elle avait conduit au suicide par désespoir.

En ce moment, où le flambeau de sa conscience jetait sur son passé sa vive lumière, elle se faisait horreur.

Elle avait cru que l'amour maternel l'avait régénérée et rachetée. C'était faux, elle s'était trompée; non, cela n'était pas, ne pouvait pas être.

Ah! comme elle sentait bien, maintenant, que les joies de la famille lui étaient interdites, à elle, la femme adultère, qui avait tout foulé aux pieds, qui avait oublié pendant tant d'années qu'elle était épouse, qu'elle était mère! Quelle place pouvait-elle occuper entre cet honnête homme, qu'elle avait mortellement outragé, et son fils, et Georgette, ces deux jeunes gens d'une nature si loyale et qui méritaient si bien d'être heureux?

Non, en admettant même la sincérité du pardon, toujours, entre son mari, ses enfants et elle s'élevait un mur de séparation qui ne pouvait jamais être abaissé.

Elle connaissait le monde, elle le savait impitoyable dans ses jugements; il ne verrait en elle que l'ancienne courtisane, ayant quitté la vie galante parce que la jeunesse et la beauté l'avaient quittée.

Et elle prévoyait des insolences, des outrages, des paroles sanglantes qui, la frappant, retomberaient sur Paul et Georgette. Mais il lui faudrait donc vivre dans des trances continuelles!

En pensant à tout ce qui pourrait arriver, la malheureuse se sentait traversée par un frisson.

D'ailleurs, ce pardon qui lui était accordé, son mari n'en avait pas le droit; à présent que le docteur Deltel lui avait fait connaître les étonnantes révélations de Forestier?

Le sculpteur sur bois n'avait rien dit à son fils; mais elle le connaissait, cet homme froid, de marbre quand il le voulait, sachant dissimuler ses impressions et contenir les éclats de la colère qui grondait en lui.

Il n'avait pas dit à Paul : "Quelle misérable mère ne viens-tu pas!" Il voulait qu'elle vint, au contraire, pour lui jeter une fois encore, devant Paul et Georgette, tout son mépris au visage et la foudroyer de son regard indigné.

Elle croyait si bien que Forestier avait parlé et que Lebrun connaissait les torts des papiers, qu'elle voyait sa condamnation jusque dans ces paroles du père à son fils :

—Aime Georgette, Paul, aime-la bien, et que rien ne te tourmente, toi."

D'un mouvement brusque, elle se dressa debout, livide, les yeux hagards.

—Il le faut, il le faut! prononça-t-elle d'une voix creuse.

Alors, avec une agitation fébrile, elle ouvrit son secrétaire. Du fond d'un des tiroirs elle tira un écriin de jade et en fit sortir un petit flacon, dont la fermeture et la monture étaient l'œuvre d'un de ces ciseleurs indous qui, avec des instruments peu perfectionnés, produisent des merveilles de patience et de délicatesse.

Dans le flacon brillait un liquide couleur de rubis. C'était un présent que lui avait fait un riche indou. Elle se souvenait que cet homme lui avait dit :

"La liqueur que contient ce flacon est un poison que j'ai expérimenté sur des gens à mon service. Si on avale tout le contenu du flacon, on tombe foudroyé; si on en absorbe deux gouttes seulement, la mort ne vient qu'au bout de deux heures; avec quatre gouttes, on n'a plus qu'une heure à vivre."

Elle avait conservé le flacon à cause de la beauté du travail.

Maintenant elle se rappelait la

—D'ailleurs, ce pardon qui lui était accordé, son mari n'en avait pas le droit; à présent que le docteur Deltel lui avait fait connaître les étonnantes révélations de Forestier?

Le sculpteur sur bois n'avait rien dit à son fils; mais elle le connaissait, cet homme froid, de marbre quand il le voulait, sachant dissimuler ses impressions et contenir les éclats de la colère qui grondait en lui.

Il n'avait pas dit à Paul : "Quelle misérable mère ne viens-tu pas!" Il voulait qu'elle vint, au contraire, pour lui jeter une fois encore, devant Paul et Georgette, tout son mépris au visage et la foudroyer de son regard indigné.

Elle croyait si bien que Forestier avait parlé et que Lebrun connaissait les torts des papiers, qu'elle voyait sa condamnation jusque dans ces paroles du père à son fils :

—Aime Georgette, Paul, aime-la bien, et que rien ne te tourmente, toi."

D'un mouvement brusque, elle se dressa debout, livide, les yeux hagards.

—Il le faut, il le faut! prononça-t-elle d'une voix creuse.

Alors, avec une agitation fébrile, elle ouvrit son secrétaire. Du fond d'un des tiroirs elle tira un écriin de jade et en fit sortir un petit flacon, dont la fermeture et la monture étaient l'œuvre d'un de ces ciseleurs indous qui, avec des instruments peu perfectionnés, produisent des merveilles de patience et de délicatesse.

Dans le flacon brillait un liquide couleur de rubis. C'était un présent que lui avait fait un riche indou. Elle se souvenait que cet homme lui avait dit :

"La liqueur que contient ce flacon est un poison que j'ai expérimenté sur des gens à mon service. Si on avale tout le contenu du flacon, on tombe foudroyé; si on en absorbe deux gouttes seulement, la mort ne vient qu'au bout de deux heures; avec quatre gouttes, on n'a plus qu'une heure à vivre."

Elle avait conservé le flacon à cause de la beauté du travail.

Maintenant elle se rappelait la